

*MICHEL DEL CASTILLO*

LE CRIME  
DES PÈRES

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
TRENTE EXEMPLAIRES  
SUR PAPIER VERGÉ INGRES DE LANA  
DONT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES  
NUMÉROTÉS DE 1 À 25  
ET CINQ HORS COMMERCE  
NUMÉROTÉS DE H.C. I À H.C. I  
LE TOUT CONSTITUANT  
L'ÉDITION ORIGINALE

ISBN 978-2-02-106770-5  
ISBN 2-02-013551-5 ÉD. BROCHÉE  
ISBN 2-02-019986-6 ÉD. DE LUXE

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 1993

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Personne n'allume une lampe  
pour la mettre dans un lieu caché...

SAINT-LUC, 11-33



N'ayant pas honte d'avouer un crime,  
pourquoi avez-vous honte de vous repentir ?

DOSTOÏEVSKI, *Les Possédés*,  
la confession de Stavroguine.



# 1

Je n'aime pas l'Espagne, je déteste les Espagnols. L'avènement de la démocratie n'a rien changé à mes sentiments pour eux. Je me demande même si je ne les préférerais pas opprimés plutôt que libres. Sous la dictature, ils parlaient moins, de peur sans doute de se retrouver en prison ; les privations affinaient leur silhouette ; la rage et la frustration tiraient leurs traits, davantage faits pour la sévérité que pour le sourire. Le malheur les rendait, sinon sympathiques, à tout le moins intéressants. La liberté exaspère au contraire leurs pires défauts.

Je déteste l'Espagne et j'ai pourtant choisi de porter un nom qui me désigne, de façon provocante, comme Espagnol. Le hasard n'est pour rien dans ce choix. L'insistance mise par François Le Grix à me représenter qu'une telle décision me poursuivrait toute ma vie, que j'en deviendrais l'otage définitif, cette mise en garde n'ébranla pas ma résolution. J'étais pourtant conscient du malentendu qui en résulterait. Trompés par la sonorité de ce nom, les

lecteurs français me considéreraient comme un écrivain espagnol, alors que les Espagnols s'obstineraient à me tenir pour un déserteur, un *afrancesado*. Je ne trouvais non plus aucune objection à opposer au cher François, dont je suivais d'habitude les conseils avec une humilité de bon élève. J'étais le premier à juger mon obstination incompréhensible et même idiote.

A ce choix insensé, j'inventerai toutes sortes de raisons. J'expliquerai que, à travers son nom, c'est la figure de mon père que j'avais rejetée. Je n'avais pas beaucoup de motifs de l'estimer, c'est vrai. L'argument ne vaut toutefois rien, puisque je n'avais pas davantage de raisons de souhaiter me rattacher à ma mère, fût-ce de manière symbolique. La sagesse eût donc été de suivre l'avis de mon mentor littéraire et d'oublier mes deux parents pour adopter un pseudonyme qui, de manière explicite, marquât mon appartenance à la France. Ce geste d'émancipation, j'ai refusé de l'accomplir.

Avec l'âge, je voudrais me persuader que cet enlèvement dans une identité hasardeuse exprime ma fidélité à l'exil dont je serais issu. A cette fable, il m'arrive encore de m'accrocher, les jours de paresse.

J'ai fait plus que choisir un nom qui m'attache à ma haine. Depuis mon premier livre, je n'ai pour ainsi dire pas cessé de parler de l'Espagne. En quarante ans, ceux de mes romans dont l'action ne se



situé pas dans ce pays se comptent sur les doigts d'une main. Il n'y a pas que les romans. J'ai aussi publié des ouvrages qui traitent de sa géographie, de son Histoire, du caractère de ses habitants. Avec le temps, j'ai fini par devenir une sorte d'expert. Dès qu'il s'agit de l'Espagne, on fait appel à mes compétences. En général, je m'acquiesce plutôt bien de ces corvées. Je trouve les mots justes pour évoquer les paysages, peindre les villes et les monuments, rappeler le passé. J'y mets une certaine chaleur et, à force de combiner des phrases, je finis par éprouver les sentiments qu'elles suggèrent. Pris à mon propre jeu, il m'arrive de ressentir pour l'Espagne et pour ses habitants l'enthousiasme que m'inspirerait un beau spectacle. Je m'y laisse prendre d'autant plus facilement que, derrière l'enthousiasme, je sens la haine couler, comme une rivière souterraine.

(L'image ne vaut rien. Je ne la retirerai cependant pas afin qu'on s'aperçoive de la persistance, en chacun, des plus sottes illusions. *La rivière souterraine*, cette niaiserie renvoie à ce lieu commun, la *profondeur* où se cacherait notre vérité.)

Ainsi, ma haine de l'Espagne se tiendrait tapie en une région inaccessible de mon être. La perspective en quelque sorte aérienne que je prends sur elle conférerait à mon exécution une noble hauteur. Le langage ferait remonter à la surface cette chose enfouie.

Balivernes ! Rien ne remonte que des mots, plus sombres, plus opaques, guère moins superficiels ce-

## LE CRIME DES PÈRES

pendant, ni moins profonds. Tous reposent dans la seule mémoire de la langue. Leur dessin ne dissimule aucun fond. Les caractères qui les composent suffisent à les révéler. Ils les épuisent en les donnant à voir, à entendre. En réalité, le langage constitue notre corps en chacune de ses parties, depuis la racine des cheveux jusqu'au bout du gros orteil. Notre chair nous exprime parce qu'en elle la langue est imprimée. Nous sommes chacun une Bible vivante, un mythe et une généalogie. Une seconde après l'autre, nous élaborons le récit qui nous crée, nous n'arrêtons pas de l'enrichir et de le retoucher. Quoi que nous tentions, nous ne sortons jamais des mots.

Il n'y a pas de commencement à la haine, il n'y a pas non plus de cause. On déteste avant de savoir qui et pourquoi. Comme l'amour, la haine précède son objet, qu'elle invente. Ceux qui haïssent les Juifs n'ont aucun besoin d'en connaître. A peine ont-ils besoin que les Juifs existent. Le mot leur suffit.

Le pays où j'ai vu le jour déborde d'une haine immémoriale, qui traverse les familles et les générations. Depuis toujours, chacun déteste tous les autres, lesquels exècrent le monde entier. Personne ne saurait dire ce qui motive cette fureur. La haine a toujours été là, antérieure aux conflits qu'elle suscite. On commence par s'injurier et se massacrer, on cherche ensuite la cause de ce bain de sang. On finit

bien sûr par en dénicher une et, même, plusieurs. Les raisons pour s'entre-tuer surabondent, quand on n'en trouve aucune pour se supporter, moins encore pour s'aimer. Dans ce climat d'universelle aversion, toute fortune et tout bonheur paraissent non seulement incongrus mais scandaleux ; l'envie produit la calomnie, qui est la volupté de la haine. Chacun jouit du mal qu'il fait, souffre du bien qu'il ne peut empêcher.

Depuis ma petite enfance, à Madrid, le français a été pour moi la langue des confidences sur l'oreiller, des navigations nonchalantes au fond du lit. Ma mère parlait fort tard aux micros de la radio républicaine ; elle rentrait au point du jour pour se glisser dans le creux que mon corps avait chauffé pour elle. La tête sous les draps, sa voix reprenait alors le fil d'un récit de douceur et de consolation auquel le français prêtait la magie de sa musique exacte.

Tout le jour, sans un instant de répit, l'espagnol avait déchaîné autour de moi ses fureurs gutturales. Des voix hystériques avaient proféré des injures et des menaces. A la maison, dans le mirador qui dominait la rue Goya, Mamaton, la figure enduite d'un emplâtre blanchâtre, une serviette nouée autour de ses cheveux, guettait, en peignant ses ongles, l'apparition de sa fille. En embuscade derrière ses fards, elle affûtait ses armes. Caché sous le piano, je suivrais, le cœur battant, l'empoignade des

voix, rauque l'une, suave et perfide l'autre. J'entendrais la litanie des soupçons, des griefs et des reproches. Tour à tour, les deux femmes hurleraient, cracheraient. Elles bondiraient enfin, prendraient des attitudes théâtrales, se figeraient en des poses d'opéra.

Si j'allais dans l'office, je me heurtais aux ricanelements de ma nourrice, Tomasa, une paysanne de l'Estrémadure, dure et sèche. Avec un sourire carnassier, elle souhaitait à Mamaton de crever, à ma mère de finir pendue, à tous les riches de brûler vifs, aux pauvres de *sécher sur place comme des morues*. A cause sans doute de son étrangeté, cette dernière menace me semblait la plus redoutable. Quant à l'Espagne, *cette saloperie de pays*, Tomasa lui adressait ses vœux d'anéantissement cordial.

Sombre de peau, avec des yeux d'un noir vertigineux profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière, elle se penchait vers moi :

« Qu'ils crèvent donc tous la gueule ouverte, mon joli prince. »

Tout en passant ses mains noueuses dans mes cheveux, elle prenait un ton de gourmandise affreuse.

Mon regard ne pouvait se détacher de son énorme goitre.

A l'extérieur aussi, l'univers n'était que haine. Dans les rues, les passants avaient des regards

farouches ; ils défilait en brandissant le poing fermé, agitaient des drapeaux et des fusils. Coiffées de calots militaires, les femmes gonflaient la poitrine, relevaient fièrement le menton cependant que leurs yeux soupçonneux scrutaient les visages, examinaient les mains, par où se trahissait l'origine impure, la tare aristocratique ou bourgeoise d'une blancheur accusatrice. A chaque carrefour, des haut-parleurs lançaient des appels, diffusaient des hymnes. Au milieu d'un déploiement d'étendards, des foules immenses suivaient des cercueils recouverts de drapeaux. Les marches funèbres imposaient leur rythme dolent à ces cortèges interminables. Tout parlait de deuil et de mort. Le crime se cachait derrière les stores déroulés, où chuchotaient les adultes en regardant autour d'eux d'un air craintif, *les tueurs de la cinquième colonne* guettaient leurs victimes innocentes. Entre deux sanglots, les femmes évoquaient les enlèvements, les disparitions, les assassinats, qu'elles appelaient *paseo*, si bien que j'ai longtemps cru qu'on risquait d'être tué pour le simple fait de sortir se promener.

De nuit comme de jour, le canon ne cessait de tonner ; les sirènes ululaient ; les avions lâchaient leurs bombes dans un fracas d'apocalypse ; les radios déversaient des harangues et des exhortations emphatiques. Dans les rues, des enfants mendiaient un quignon de pain avec un regard exténué. Engoncées dans des mantes noires, de vieilles femmes erraient au milieu des décombres avec des visages d'épouvante.

Dès que les premiers mots d'espagnol ont retenti à mes oreilles, j'ai reconnu ma haine. Cette musique obscène écorchait mes oreilles alors que je me trouvais encore dans le ventre de ma mère. Elle *était* ce nuage liquide où je flottais. Elle me pénétrait de toutes parts, se mêlait à mon sang, se déposait dans mon cerveau. Avec elle et d'elle, je fabriquais mon ressentiment, qui deviendra ma substance même.

J'ai eu la chance de naître dans une surabondance de haine. Pas de crainte que, faute de combustible, la flamme vînt à s'éteindre ! Le danger eût plutôt été que l'incendie se propageât aux maisons voisines, ce qui ne manqua pas de se produire avec la sécheresse de l'été, au mois de juillet 1936, date que chacun connaît.

J'observais ma mère et ma grand-mère, je les écoutais, je comprenais que, si la guerre n'avait pas éclaté, ces deux femmes seraient mortes étouffées par cette bile noire, qui coulait de leurs bouches.

Peu de conflits auront fait autant de bruit que la guerre d'Espagne, ce prétoire du siècle. A ce flot de rhétorique, on cherche bien entendu toutes sortes de raisons. On déclare sans rire que ce fut une guerre mythique. La vérité est qu'elle ne fut si contagieuse que par la qualité unique de sa haine.

## LE CRIME DES PÈRES

En Espagne, on tuait d'abord, on condamnait ensuite. Cette simplicité biblique fit tout le succès de cette guerre. Rien ne porte à parler comme le malheur.

## 2

Au fond de cette cavité tiède où, en attendant d'affronter le monde, je restais lové, je frissonnais en écoutant ces grondements. Je devinais que l'univers extérieur était tout sauf paisible. S'il n'eût tenu qu'à moi, j'aurais volontiers retardé ma sortie. Non que ma retraite fût de tout repos.

L'océan où je dérivais retentissait de coups profonds et réguliers ; ses flots étaient parcourus de mugissements, secoués de rafales, agités de tremblements ; le choc des mots, l'écoulement des phrases commandaient aux marées qui me berçaient. Avalanches, torrents en crue, inondations et convulsions menaçaient à chaque minute de m'emporter. Tempêtes et typhons m'aspiraient dans un tourbillon, et je m'accrochais avec rage, naufragé aveugle.

J'étais enveloppé de la plus chaotique confusion. Tout se trouvait dans tout, le jour avec la nuit, l'humide avec le sec, le haut à la place du bas. Il n'y avait encore ni ciel ni terre, ni océans ni firmament. Toutes choses attendaient qu'une Parole vînt tran-



cher dans leur masse informe. Ce qui toutefois m'inspirait l'angoisse la plus vive, c'étaient les cris de la haine rebondissant contre les parois de cette caisse de résonance. On aurait dit le sabbat des sorcières. Le choix qui m'était offert semblait réduit, ou m'évanouir dans un tohu-bohu cosmique, ou me faire mettre en pièces par des harpies...

Dès avant ma conception, un récit de haine et de mort sollicitait mon apparition. J'advenais dans le tricotage des illusions et des mensonges. Un mot après l'autre, la langue des désirs rêvés préparait mon berceau.

Mon fantôme hantait le désespoir d'un couple qui venait de perdre une petite fille âgée de deux ans, Isabel, morte dans une chambre de l'Alhambra Palace. Voulant se persuader que leur mésentente provenait de ce deuil, les deux amants se dépêchèrent de concevoir une autre fille, qu'ils prénommaient déjà Isabel. Bien entendu, ils se trompaient en attribuant à cet accident tragique l'échec de leur liaison. Leur amour était mort comme fanent les fleurs ou pourrissent les fruits, par une combinaison de causes et d'effets naturels, liés à l'action du temps. Peut-être n'avait-il existé que dans leur esprit ? Englués dans une *histoire d'amour*, ils ne parvenaient pas à se dégager de ce récit sirupeux.

Parce que leur fillette était décédée en quelques jours d'une pneumonie contractée alors qu'eux-

mêmes dansaient gaiement dans un cabaret de la basse ville, ils n'avaient de cesse que d'échapper au remords. Ils n'étaient pas assez naïfs pour penser que leur présence eût suffi à empêcher le malheur. Aussi la cause de leur remords était-elle à chercher dans l'incertitude où la disparition brutale d'Isabel les laissait quant au fait de savoir s'ils avaient *réellement* chéri leur enfant. Leur véritable faute, depuis des années, n'était-elle pas de vivre à la surface d'eux-mêmes, donc de la langue ? Ils s'imaginaient qu'il existe une réalité en dehors des mots. Ils crurent refaire un enfant alors qu'ils répétaient un lapsus.

Une fois le roman de ce couple si bien lancé, il fila tout naturellement vers son dénouement. L'enfant qui vint au monde dix mois après la mort d'Isabel fut, sans aucun doute, engendré par les mots, lesquels étaient aussi des maux.

Ce fut un garçon, *Michel*, et il eut la sage prévoyance d'abandonner la vie huit jours après sa naissance. Il s'évitait de la sorte tous les désagréments d'un malentendu.

Cette obstination de la mort renforça l'illusion. Comment ce jeune couple ne se fût-il pas persuadé que ses difficultés provenaient de tant d'ombres accumulées ?

Les phrases qui me conçurent furent de rage et de protestation. Elles haletaient à la poursuite

d'une chimère, se cognaient aux marbres des tombeaux.

Bien que ma naissance fût accueillie comme une revanche sur le destin, je me tenais sur mes gardes. On m'avait affublé, parmi trois autres, du prénom de mon malheureux prédécesseur. C'était aussi celui de mon père, ce qui me sauva peut-être la vie. Après m'être passé le cordon autour du cou, je finis en effet par me raviser. Il était temps, on me donnait déjà pour mort. Je revins du pays des limbes, deux cadavres accrochés à mes basques. J'étais pris dans des incertitudes dont je ne suis pas sûr d'être délivré, accablé du prénom d'un mort et englué dans le regret d'une fillette. Je nage encore dans ces ambiguïtés. Je suis un rescapé et un transfuge.

Entre ma conception et ma naissance, une histoire plus vaste m'avait transporté de Paris à Madrid où mes parents retournèrent en 1931 pour saluer l'avènement de la République. Je dois à la chute de la monarchie le désagrément de ma naissance en Espagne.

Parmi la foule amassée devant le palais d'Orient, une vieille photo piquée les montre, lui agitant son chapeau de sa main gauche levée, elle hissée sur la pointe des pieds. Il la tient enlacée du bras droit, elle appuie sa tête contre sa poitrine. Tous deux sourient

d'un air extasié, et ils fixent un regard brûlant droit devant eux, vers un balcon invisible où un digne professeur annonce la proclamation de la République, que la foule applaudit avant de la conspuer et de l'assassiner. Leur beauté et leur jeunesse me toucheraient, leur ferveur m'attendrirait. Je pense qu'à tout le moins il y a eu une heure dans leur existence où ils auront cru à quelque chose de plus grand qu'eux.

Deux ans plus tard, ma naissance leur apparaîtra encore comme une double victoire, de la vie sur la mort, des lumières et du progrès sur les ténèbres et la barbarie. L'époque était à l'emphase comme l'économie à l'inflation.

L'illusion ne dura pas. Le récit personnel, interrompu par la mort d'Isabel, reprit son cours. L'homme et la femme qui m'avaient engendré dans un sursaut de révolte recommencèrent de se déchirer. Les motifs qu'ils découvraient à leur haine étaient si nombreux et si disparates qu'ils en perdaient toute vraisemblance. En réalité, les griefs servaient à nourrir la mésentente, non le contraire. Ils s'organisaient en réquisitoire comme ils auraient pu servir à un plaidoyer. Ils n'exprimaient que les intentions rancunières de la langue, lesquelles se confondent souvent avec ses intonations.

Par son étendue, par sa richesse et sa variété, le castillan montre sa formidable expérience du ressen-

Une femme en soi, 1991

Le Silence des pierres  
*collection « Points Roman » n° 552*

AUX ÉDITIONS RENÉ JULLIARD

Tanguy, 1957 (épuisé)

AU MERCURE DE FRANCE

Mort d'un poète, 1989

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL.  
IMPRESSION : SEPC À SAINT-AMAND (6-93)  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 1993. N° 13551 (1596).